

Charles Gounod européen

Gérard CONDÉ

La France

Charles Gounod, né à Paris (place Saint-André-des-Arcs) le 17 juin 1818, était le fils du peintre François Gounod et le petit fils du dernier fourbisseur du Roi. Les artisans étant logés dans la galerie du Louvre au même titre que les artistes attachés à la couronne, leurs enfants jouaient ensemble et c'est ainsi que la famille Gounod s'est intégrée naturellement au milieu artistique le plus en vue.

Élève au Collège Saint-Louis, Charles chante en solo dans la maîtrise dirigée par Hyppolite Mompou, disciple de Choron, qui l'initie aux maîtres anciens. Au Théâtre-Italien, *Otello* de Rossini avec la Malibran en 1831, *Don Giovanni*, en 1833 susciteront sa vocation de compositeur. Aux Concerts du Conservatoire, il entend Mendelssohn interpréter, en 1832, le *Concerto n° 4* de Beethoven avant d'avoir la révélation de ses symphonies ; il restera jusqu'à la fin de sa vie un fidèle habitué de ce temple du répertoire où ses œuvres ne furent que tardivement à l'honneur. Dans la même salle, il avait pu suivre les répétitions de Berlioz, de *Roméo et Juliette* notamment.

De l'automne 1843 à février 1848, Gounod régnera sur le modeste effectif de l'Église des Missions étrangères (rue Vanneau). Les violences de la Révolution eurent raison de sa vocation religieuse. Pauline Viardot lui ouvrit les portes de l'Académie nationale de Musique en lui obtenant la commande d'un drame dont elle serait l'héroïne. *Sapho* (1851) eut un succès d'estime et *La Nonne sanglante* (1854) de curiosité ; *La Reine de Saba* (1862) sembla trop wagnérienne, *Polyeucte* (1878) et *Le Tribut de Zamora* (1881) pas assez ! Paradoxalement, seuls réussirent sur la première scène lyrique *Faust* et *Roméo* créés ailleurs.

Consenti plus que recherché, le mariage de Gounod (sans situation en 1852) avec Anna Zimmerman, fille d'une grande figure du monde musical, le propulsa à la tête de l'Orphéon, vaste institution chorale d'éducation ouvrière. Ce fut son seul poste officiel car il n'enseigna pas au Conservatoire et renonça à postuler pour sa direction en 1871.

C'est sur une scène indépendante, le Théâtre-Lyrique, dirigée par Léon Carvalho, que Gounod fit ses preuves avec *Le Médecin malgré lui* (1858), *Faust* (1859), *Philémon et Baucis* (1860), *Mireille* (1864), *Roméo et Juliette* (1867). L'Opéra-Comique, moins aventureux, ne vit que des reprises (*La Colombe*, *Roméo*, *Mireille* et *Le Médecin*) jusqu'à *Cinq-Mars* (1877) qui n'entra que furtivement à son répertoire.

Les églises s'ouvrirent plus facilement à Gounod : il toucha les orgues de Saint Sulpice pour le mariage de son frère et celles de Notre-Dame, incognito, pour le plaisir de ses amies ; Saint-Roch accueillit, en 1838, l'*Agnus Dei* d'une messe à la mémoire de Le Sueur et Saint-Eustache une *Messe solennelle* de même inspiration (1839) puis les messes solennelles *en l'honneur de sainte Cécile* (1855), du *Sacré Cœur* (1876) et celle de *Pâques* bientôt reprises, les unes comme les autres à Notre-Dame où sera créée la messe *angeli custodes* (1875).

La carrière française de Gounod ne se limitera pas à Paris : Lyon verra la création de *Tobie* (1854), Strasbourg aura la primeur de *Faust* avec récitatifs (1860), Rouen celle d'une *Cantate en l'honneur du vénérable J.B. de la Salle* (1875), Reims celle des messes de *Jeanne d'Arc* (1887), de *Saint Jean*, de *Clovis* et du *Te Deum en ut*. Bordeaux affichera la première française de *Mors et Vita* (1887), Angers celle de la *Suite pour piano-pédalier* (1888). Gounod se rendra spécialement à Nancy en 1878 pour le mariage du fils d'Oscar Commettant : accueilli par l'orchestre dans le buffet de la gare, sa musique accompagnera la cérémonie à la cathédrale ; il chantera tout l'après-midi dans le salon des Mangeot et y applaudira généreusement *Mireille* au Grand Théâtre : il avait vu pire quand, de passage à Toulon, il s'était risqué à y entendre de *Faust*.

Enfin les séjours de travail en Provence (« l'Italie de la France ») : à Saint-Rémy de Provence puis à Saint Raphaël pour composer *Mireille* et *Roméo* et, chaque été, au château de Morainville (Eure) au sein de la famille Beaucourt. Sans oublier les vacances à Arcachon chez ses amis Rhône, à La Tronche chez le peintre Hébert, les causeries avec à Jules Simon dans sa maison normande Villers-sur-mer et une cure au Mont-Dore pour tenter d'y guérir une entorse.

La Suisse

Première excursion hors de France : un voyage touristique guidé à travers la Suisse durant l'été 1838. Sa mère en prit l'initiative pour y recueillir des

mélodies typiques au cas où le prochain Concours de Rome pencherait vers la couleur locale à l'instar de *La Vendetta*. Mais ils entendent seulement chanter des airs de *Norma*, du *Domino noir* « Paris veut entrer partout ». À Fribourg, grande émotion en découvrant les orgues : « L'instrument est magnifique, qui, dans certains moments, imite la voix humaine. L'illusion de ce registre est telle, surtout pour les ténors, que l'on entend absolument l'articulation des paroles sous un chant. [...] Il me semble que cette place d'organiste avec la possession d'un pareil instrument serait la plus heureuse chose qui pût m'arriver », écrit-il.

L'Italie

Premier Grand Prix de Rome en 1839, Gounod quitte Paris en décembre, rejoint Avignon en bateau, via Châlon et Lyon, visite Orange, Nîmes, Arles, Beaucaire et Marseille. Par la corniche, il rejoint Gènes, remonte à Milan par Alexandria et Pavie, pousse jusqu'à Venise et redescend par Florence, Ferrare et Bologne.

L'arrivée à Rome fin janvier 1840, le déçoit après tout ce qu'il vient de visiter : « Une vraie ville de province, vulgaire, incolore, sale presque partout ». Son attachement à la Ville éternelle ne s'en affermira que davantage au fil des mois, mais pour le moment, la qualité des représentations d'opéras est bien inférieure à celle du Théâtre-Italien de Paris ; de même au San Carlo de Naples. En revanche, il découvre la musique de la chapelle Sixtine (Palestrina, Allegri), compose un *Te Deum* dans ce style, note dans campagne romaine des mélodies pastorales qu'on retrouvera dans *Mireille* et la ténacité avec laquelle il mène les répétitions de sa messe pour la fête du roi à l'église de Saint-Louis-des-Français lui vaut d'être nommé maître de chapelle honoraire à vie.

Dernière étape italienne, avant de gagner les pays germaniques, Venise, « une perle dans une sentine » lui inspirera sa célèbre mélodie sur le poème de Musset. Plus tardifs, composés sous le ciel de Londres, *La Veneziana* barcarolle pour piano et *Biondina*, « roman musical » dans le style des chansons napolitaines très en faveur outre-Manche, sont les fruits d'une appropriation profonde. « Je sens que ce pays de Rome et de Naples est mon vrai, mon seul pays : c'est là que j'aurais voulu vivre jusqu'à ma mort : mes instincts ne sont pas où est ma demeure » confiera-t-il à un ami en juin 1862, après avoir sillonné la Péninsule pendant trois mois, menant sa femme, leur fils et un couple d'amis des ruines du Colisée et du Forum aux fouilles de Pompéi, de la villa Borghèse aux musées de Florence, de San Marco aux ruelles de Venise, de la baie de Naples au lac de Nemi, de l'ascension du Vésuve à celle de la coupole de Saint-Pierre, de la visite du ghetto à la participation aux offices de la semaine sainte.

En novembre 1862, la création de *Faust* à La Scala oblige Gounod à récrire la traduction italienne désastreuse d'Achille de Lauzières ; il est dédommagé par le nombre et la qualité des cordes de l'orchestre ; il y aura 46 représentations et ce sera son plus grand succès italien ; une commande est envisagée, qui ne se concrétisera pas. En 1869, il retourne à Rome chercher l'inspiration d'un oratorio en l'honneur de Sainte Cécile sur les lieux mêmes de son martyr ; il loge à la Villa Médicis dont son ami Hébert est directeur ; il tentera de composer dans le Colisée mais les litanies des processions de pénitents l'en empêcheront. Dernier séjour à Milan pour la création de *Cinq-Mars* en janvier 1878, retardée par la mort de Victor-Emmanuel ; orchestre somptueux mais chanteurs médiocres : « Mon ténor est indiciblement brute ; mais en revanche le baryton est une oie, et la Marion une grue. La Princesse a une jolie voix et chante vraiment avec talent : mais elle aurait besoin que quelqu'un mit du bois dans son poêle ; si tant est qu'elle ait un poêle ! ». En mai 1880, Gounod aurait assisté à Rome aux fêtes en l'honneur de Palestrina et y aurait vu représenter *Mireille* ; mais ce voyage n'est attesté par aucune correspondance.

Les pays germaniques

Le séjour académique à la Villa Médicis devant – par règlement – se poursuivre dans les pays germaniques, Gounod quitta Rome à regret à la fin du printemps 1842 et atteindra Vienne en juillet. Un pieux pèlerinage le conduit au cimetière où reposent Schubert et Beethoven. Il ne tardera pas à parler allemand et se fera raconter les anecdotes qui circulent encore à leur sujet mais, à son arrivée, c'est grâce à un corniste francophone qu'il y noue connaissance avec les musiciens de l'Opéra. Sa rencontre avec le comte Stockhammer lui vaudra la reprise de sa messe de Rome à la Karlskirche ; la qualité de l'exécution le décidera à confier aux mêmes interprètes la création du *Requiem* qu'il réservait pour Berlin et à honorer la commande d'une *Messe vocale* nourrie des souvenirs de la Sixtine. Assistant à quantité de concerts, il verra la naissance de la Philharmonie de Vienne fondée par Otto Nicolai pour célébrer Beethoven à l'image de la société des concerts parisienne. Puis il se rend à Berlin où l'attend Fanny Mendelssohn, connue à Rome où elle l'avait initié à Bach et aux œuvres de son frère. Ils feront plus de musique qu'ils n'iront en écouter. Gounod y compose peut-être *Sehnsucht* (devenu *Crépuscule*) qu'il offre à Fanny, un chœur sur des vers allemands de Uhland (*Gesang der Nonnen* devenu *Noël*) et un lied inédit, *Fragen*. Puis il rend visite à Mendelssohn qui l'accueille d'un jovial « Ah ! c'est vous le fou dont ma sœur m'a parlé ? », touche pour lui l'orgue de Saint-Thomas de Leipzig et lui confie une partition de sa *Symphonie écossaise* pour la faire entendre à Paris.

La création de *La Colombe* en 1860, puis celle de *Béatrice et Bénédict* de Berlioz seront l'occasion de repasser le Rhin et de flâner un peu à Baden-Baden. Entretemps *Faust* ramènera Gounod en Allemagne. Le Théâtre Grand Ducal de Darmstadt donnera le coup d'envoi en février 1861 par l'entremise d'un diplomate qui s'était lié d'amitié avec Gounod à l'ambassade de France à Rome en 1840. Bientôt toutes les scènes germaniques vont monter *Faust* parfois, au début, sous un autre titre (pour le distinguer du *Faust* de Spohr) : *Margaräthe* à Dresde, *Gretchen* à Stuttgart puis en 1862, sous son titre original à Munich, Vienne, Leipzig, Würzburg, Königsberg, Hanovre, Francfort, Meiningen... parfois en présence du compositeur et, plus rarement, sous sa direction comme à Cologne, à Hambourg (où une cinquantaine de représentations à guichet fermé sauveront le théâtre de la faillite) et à Hanovre où le directeur fit installer à la façade de l'Opéra un grand transparent lumineux où l'on voyait, chaque soir, la France et l'Allemagne symbolisées par deux femmes, drapées à l'antique, et qui se donnaient la main. En revanche, appelé à Berlin où il arrive après seize heures de chemin de fer, Gounod devra se contenter d'assister à la représentation. *La Reine de Saba*, boudée à Paris, bénéficiera d'une splendide reprise à Darmstadt grâce aux soins de Karl Brandt, futur machiniste-illusionniste de Bayreuth.

En février 1868, Gounod retourne à Vienne pour la création de *Roméo et Juliette* dans une atmosphère provinciale rocambolesque (caprices de diva, etc.) ; il y retrouve de vieilles connaissances de 1843, et la tombe de Beethoven.

En 1870, lors de l'invasion prussienne, Gounod espère que le chalet de Saint-Cloud, où il passe ses étés, échappera au pillage grâce à une protection qu'on lui a proposé de solliciter au plus haut de l'état major prussien. En vain, le chalet sera visité puis incendié et Gounod accusé plus tard d'avoir pactisé avec l'ennemi.

Enfin, en mars 1880, invité par Ferdinand Hiller qui a organisé un festival de ses œuvres, Gounod se rend à Cologne ; impressionné par les fruits de l'enseignement (« Ils sont dans le complexe jusqu'au cou »), il doute que le génie qui renouvellera la face de la terre soit un artiste. Il va entendre *La Walkyrie* mais on ignore ce qu'il en a pensé.

La Grande Bretagne

C'est en 1851, à l'occasion d'un concert de ses œuvres au Saint-Martin's Hall organisé à l'initiative de Pauline Viardot, que Gounod passe la Manche pour la première fois. Il réitère en août pour la création anglaise de *Sapho* et en profite pour aller écouter les oratorios de Haendel et de Mendelssohn au Crystal Palace,

lieu immense et sonore où seront applaudis plus tard ses symphonies, *La Reine de Saba* déguisée en oratorio (*Irene*), *Rédemption*, *Mors et Vita*...

La première de *Faust* en italien au Her Majesty's Theater, le 11 juin 1863, le ramène à Londres ; le 12, *Faust* entre en répétitions à Covent Garden (en italien) ; le compositeur renouvelle sa garde-robe chez Henry Poole. Retour à Londres (en juillet 1863) pour *Mireille* réformée et donnée en italien pour six représentations au Her Majesty's Theatre. Alors qu'une nouvelle production de *Faust* s'y prépare, en anglais cette fois, avec l'air de Valentin ajouté pour Santley (« Avant de quitter ces lieux »), Gounod apprend que, faute d'avoir été déposée à temps, la partition de *Faust* est tombée dans le domaine public : il ne touchera donc pas de droits d'auteur en Grande-Bretagne où les représentations se multiplient !

Le 12 septembre 1870, face à l'invasion prussienne, Gounod et les siens se réfugient à Londres. Sans ressources, il écrit des mélodies en français, en italien et, bientôt, sur des poèmes anglais. Le 8 mars 1871, puisant dans ses souvenirs d'Italie, il dirige un *Saltarello* commandé par la Royal Philharmonic Society et sa *Symphonie n° 1* puis, le 15 mars deux motets au Saint James's Hall. Pour l'inauguration de l'Exposition universelle et du Royal Albert Hall, il ébauche (peut-être ?) une *Fantaisie sur La Marseillaise*, puis choisit d'évoquer les malheurs de la France à travers une lamentation biblique, *Gallia*. Une admiratrice, dont il apprécie « la voix des deux sexes », Georgina Weldon, lui offre alors le gîte et le couvert en le poussant à contester le traitement que l'éditeur Novello inflige à sa musique puis à imposer à son éditeur français, Choudens, le système du pourcentage sur les ventes. Procès et brouilles s'ensuivront. Il compose néanmoins d'abondance, des mélodies et des chœurs profanes ou sacrés. Moins fructueuse qu'escomptée, la direction du chœur du Royal Albert Hall, qu'on lui a confiée, entrainera une rupture de contrat et, à l'automne, la fondation, par Georgina, du Gounod's choir qui donnera des concerts en 1873 au Saint James's Hall. Les crises d'angoisse et de délire nocturnes se multipliant, Gounod regagnera la France le 8 juin 1874 à l'initiative de son ami Beaucourt.

Néanmoins, honorant les commandes d'éditeurs britanniques, il continuera de produire des mélodies en anglais, ignorées sur le continent, et une *Wedding March* pour le mariage du Duc d'Albany (septième enfant de Victoria). En août 1882, il foule à nouveau le sol britannique pour conduire *La Rédemption*, dédiée à la reine, au festival de Birmingham ; il en profite pour revisiter la National Gallery et le British Museum. Mais la justice ayant donné droit aux requêtes de Georgina, menacé de contrainte par corps, il laissera à Hans Richter le soin de diriger la création de *Mors et Vita* au festival de Birmingham le 26 août 1885.

C'est en vain que la reine Victoria tentera d'obtenir une suspension provisoire des poursuites afin qu'il puisse diriger lui-même l'ouvrage à l'automne. En 1887, Lucie Palicot donnera à Londres la *Suite pour piano pédalier* en l'absence forcée de l'auteur.

La Belgique

Le th tre de La Monnaie de Bruxelles, attentif à se faire l'écho des succès parisiens comme à réparer les injustices, présentera *Le Médecin malgré lui* en février 1859. *Faust* aurait d  paraître l'année suivante si la troupe d'opéra-comique n'avait fait valoir sa priorité sur la version originale avec dialogues parlés tandis que la troupe d'opéra jugeait que l'ouvrage, à présent doté de récitatifs, était de son ressort... Ils eurent successivement gain de cause en février 1861, puis en septembre 1862 ; entetemps, les Bruxellois avaient applaudi *Philémon et Baucis*. L'accueil chaleureux réservé à *La Reine de Saba* (en décembre 1862) aurait arraché deux grosses larmes   Gounod ; *Mireille* parut en 1865, puis *Roméo et Juliette* suivi de près par *La Colombe* en 1867.

C'est sur prescription médicale que Gounod vint prendre les eaux à Spa, en juillet 1872, pour calmer les maux qui l'accablent à Londres. H te d'un riche marchand de tableaux, M. Gambart, il profita à peine des charmes du château d'Alsa. « N'étant pas à Spa même, il me faut aller le matin à environ deux kilomètres, boire ma première eau, à 11 h (boire ma seconde eau) dans une direction tout opposée ; et enfin vers 5 h, retourner à Spa pour prendre mon bain d'eau minérale : c'est assomant. » Dans cette station thermale mondaine où l'on vend du papier à lettre rayé de portées avec, en en-tête, la mélodie de Siebel (« Faites-lui mes aveux »), Gounod donnera trois concerts ; il ne se contentera pas de diriger l'ouverture de *Mireille* ou le ballet de *Faust*, et d'accompagner Georgina Weldon au piano, il interpr tera *Barcarola* en duo avec elle, puis une mélodie récente *Maid of Athens*.   l'ironie d'un compte rendu (« M. Gounod veut se faire chanteur »), il rétorque : « Je chante ma musique aussi bien que quelques autres, mieux même que beaucoup d'autres : me servir de cet avantage pour la faire *comprendre, connaître* et par conséquent *désirer* et *acheter* [...] je ne vois rien là qui ne soit parfaitement légitime et même honorable. Je suis le peintre de mon tableau ; qui empêche que je n'en sois aussi le graveur ? » Outre les concerts, Gambart organisera une fête illuminée dans ses jardins, avec un énorme *Vive Gounod* en verres de couleur dans ses parterres de fleurs. Enfin, pour remercier un ch eur d'hommes venu donner une aubade sous ses fenêtres, Gounod composera *Le Loup et l'Agneau* dédié à la Société royale des mélomanes de Gand. En clôture de ce long séjour en Belgique, Gounod dirigera, 12 octobre au th tre de La Monnaie, sa 2^e *Symphonie*, l'ouverture de *Mireille*, la *Méditation*, le ballet de *Faust*, l'air et la marche de *La Reine de Saba*, deux

mélodies avec orchestre (*Ma belle amie est morte* et, peut-être ? *La Fleur du foyer*) enfin *Gallia*, par Georgina Weldon, qu'il acceptera de bisser.

Deux événements, au moins, susciteront le retour de Gounod à Bruxelles : la première audition continentale de *La Rédemption* au Palais des Beaux-Arts, le 22 avril 1883, puis, le 30 janvier 1886, toujours sous sa direction, *Mors et Vita* en présence de la reine des Belges qui le félicite, espérant « des conversions musicales parmi la jeunesse ; nous en avons bien besoin ». Gounod conduira ensuite deux fois son ouvrage à Anvers.

Anvers occupe une place privilégiée dans son cœur depuis la création de *Polyeucte*, qu'il est venu peaufiner et diriger en avril 1879. L'accueil si opposé à celui des Parisiens le désarçonne :

Quant à la scène du *Baptême* ça a été un trépignement ; la salle était littéralement en *délire* [...] Après le 3^e acte, le rideau est resté levé, et on m'a apporté, avec des discours, deux belles couronnes et un grand rameau d'or, sur quoi le public a de nouveau hurlé.

À cette occasion, il se lie d'amitié avec Léonie Osterrieth et sa mère, Elisa Mols et séjournera chez eux à Anvers ou à Nieuport Bains, « une plage *naissante* adorable et immense » où il rêve d'acheter un terrain et d'y bâtir pour 25 000 francs une maison de vacances « qu'on pourrait revendre 100 000 dans dix ans ».

Dans la foulée, un concert est organisé (que Gounod revient diriger), puis un festival, début novembre. Avisés, les membres du comité font placer Gounod sur le passage du roi Léopold II (qui visite l'exposition internationale de peinture le 30 août) afin qu'il puisse l'inviter personnellement à assister au festival. En retour, le Roi le convie à dîner à Laeken... La reine Marie-Henriette dit qu'elle adore *Faust* et *Roméo*. Gounod profitera d'un long arrêt à Bruges pour « voir la ville qui a conservé presque entièrement son caractère flamand ».

Le programme du Festival donné par la Société royale d'harmonie et la Société de musique (les 2 et 4 novembre 1879), sous la direction du compositeur venu assurer les répétitions depuis de 20 octobre, est varié : outre la *Marche religieuse*, la *Messe du Sacré-Cœur* et des extraits de *Sapho*, il offre *Le Vallon* (accompagné au piano par l'auteur), *À une jeune fille*, *Par une belle nuit* (avec orchestre), la *Marche funèbre d'une marionnette* et la *Méditation*. Le Conseil municipal décide de donner le nom de Gounod à une rue.

Un mois plus tard, le compositeur retourne à Anvers pour découvrir une invention d'Alexis Mols nécessitant la présence d'un mécanicien et « qui intéresse au plus haut point les musiciens. [...] C'est admirable : nos enfants verront des progrès étonnants. [...] c'est très ingénieux et pourra rendre de grands services : nous expérimenterons le mécanisme sur une échelle réduite

avant de décider l'application en grand ». On ignore de quoi il s'agit. La veille, il a entendu *Philémon et Baucis* : « Si j'eusse été au pupitre, cela gagnerait 100 pour 100, toujours à cause de la *vérité du mouvement*, qui est l'âme de tout ». Aussi, en novembre 1882, reviendra-t-il conduire la première d'une nouvelle série de représentations du *Tribut de Zamora* dont il a assuré les dernières répétitions. Il s'en félicitera : « Grand succès hier ; salle très empoignée : j'ai bien fait de venir ».

Sans souci d'exhaustivité, on signalera pour conclure que, le 8 décembre 1887, Gounod dirigera la *Messe de Jeanne d'Arc* à la cathédrale d'Anvers puis, le 10, un concert de la Société Royale d'Harmonie avec en soliste Lucie Palicot, jeune virtuose du piano à pédalier ; au programme *Suite concertante*, la *Toccata en Fa avec solos de pédales* de Bach et la *Fantaisie sur l'Hymne national russe*.

L'Espagne

S'il semble douteux que Gounod ait jamais franchi les Pyrénées, il n'en a pas moins rencontré l'Espagne sur sa route à des moments cruciaux. Le point de départ de sa vocation n'était-il pas d'écrire un opéra pour la Malibran, née Garcia ? Et n'est-ce pas à sa sœur, Pauline Viardot, qu'il devra de pouvoir composer *Sapho*, son premier opéra ? Quant au dernier, *Le Tribut de Zamora*, c'est l'Espagne qu'il aura pour cadre... comme déjà celui de *Fernand*, la cantate qui lui valut le Premier Grand Prix de Rome en 1840. Le duo pour deux sopranos, *La Siesta*, sur un poème espagnol anonyme de la Renaissance, est trop rarement chanté dans la langue originale de sa première édition (1871), de même le *Boléro* dédié à Pauline Viardot qui est peut-être aussi l'auteur de paroles.

La Grèce

Avec *Sapho* et *Philémon et Baucis*, la Grèce antique occupe, dans l'œuvre de Gounod, une place qui n'est pas négligeable. Dans la mélodie *Maid of Athens* (1872), le poème de Lord Byron contient même quelques mot grecs (« Zoë mou, sas agapo ») tandis qu'À *une jeune Grecque* (1886 ?), sur une strophe de Sapho, compte parmi les inspirations les plus originales de la dernière période créatrice du compositeur.